



Home > Société > Reportage > Réussir dans un monde d'hommes

Elles ont réussi dans un monde d'hommes

Chirurgienne, sauveteuse, cheffe de la police, mécanicienne ou présidente du Club alpin suisse, elles se sont imposées là où on ne les attendait pas. Sans jouer des biscoteaux et sans complexe. Cinq femmes racontent leur parcours atypique.

Après cinquante ans de féminisme, la femme n'est toujours pas l'égale de l'homme lorsqu'il s'agit de choisir un métier ou une carrière. L'inverse vaut aussi pour ces messieurs. Une vaste étude menée durant dix ans par un programme national de recherche et parue en août dernier le montre: garçons et filles n'optent que très rarement pour une profession dominée par l'autre sexe. Et c'est peu dire.

Sur les 6000 jeunes sondés, âgés aujourd'hui d'environ 25 ans, moins de 1% s'est dirigé vers une profession que l'on qualifie d'atypique.

Une réalité qui inquiète Françoise Piron, directrice de Pacte, association qui fait la promotion de la mixité au sein des entreprises:

On ne trouve que très rarement des femmes dans les start-up et dans le secteur de la haute technologie (informatique, téléphonie mobile, jeux vidéo). Ce n'est rien de moins que la moitié de la population qui se retrouve écartée de la pensée technologique de demain!

L'entourage joue un rôle déterminant

Ce constat, Magaly Hanselmann le dresse aussi. A la tête du Bureau vaudois de l'égalité, cette mère de trois enfants qui travaille à plein temps le dit tout net:

M Publié dans l'édition MM 37
M 9 septembre 2013

Auteurs

Patricia Brambilla

Viviane Menétrey

Photographe

Loan Nguyen

MONICA BONFANTI, CHEFFE DE LA POLICE GENEVOISE

«Ce qui compte, ce sont les résultats»



Monica Bonfanti, 43 ans, cheffe de la police genevoise.

Sa nomination à la tête de la police genevoise en 2006 a fait d'elle la première femme cheffe d'un corps de police en Suisse romande. Pour couronner le tout, elle



La Suisse est l'un des pays européens qui offre le moins de perméabilité entre les filières.

Pour l'expliquer, elle pointe du doigt l'orientation précoce des écoliers, mais aussi des mentalités qui peinent à évoluer: «L'identité sexuée se construit très tôt, et elle est d'autant

plus marquée par les ressources socioculturelles des familles. Les statistiques montrent que seuls les jeunes qui ont des compétences scolaires supérieures à la moyenne font des choix professionnels atypiques.»

Les représentations prennent ainsi rapidement le pas sur les aspirations individuelles, poursuit-elle.

Les petites filles disent par exemple très tôt qu'elles n'aiment pas les maths, alors que souvent, c'est simplement parce qu'elles ont entendu dire que c'était ainsi.

A cela s'ajoute ce que Magaly Hanselmann nomme le curriculum caché. «Ce peut être les illustrations que l'on retrouve dans les manuels scolaires, comme celle d'un père lisant le journal pendant que la mère lui apporte un café, ou encore une attitude consciente ou non d'un enseignant qui aura tendance à féliciter un garçon parce qu'il est doué et une fille parce qu'elle a bien travaillé.»

«Le monde du pouvoir reste l'apanage des hommes»

Pour faire évoluer les choses, une remise en question profonde est nécessaire. Les feed-back positifs de l'entourage des parents et des enseignants font toute la différence, prône la cheffe du Bureau de l'égalité. Un petit pas dans un monde où les choses bougent lentement. Car si certains secteurs se féminisent – ressources humaines, marketing, communication –, ils ne sont pas des bastions décisionnels, ajoute Françoise Piron. «Le monde du pouvoir reste l'apanage des hommes. Pour entrer dans le cercle très fermé des décideurs, il faut passer soit par la finance, soit par une formation mathématico-scientifique.»

Et lorsqu'elles choisissent un métier masculin, les femmes doivent souvent faire face à des contraintes matérielles: pas d'uniforme à leur taille, absence de vestiaires séparés, horaires peu compatibles avec la vie de famille ou temps partiel malvenu. Autant d'éléments qui, mis bout à bout, finissent par décourager les candidates. Il faudra sans doute encore de nombreuses années pour lever ce frein social et culturel.

Heureusement certaines femmes ont déjà sauté le pas. Parfois avec embûches, mais toujours avec passion.

«J'ai besoin de faire un métier passionnant»

La neurochirurgie fonctionnelle, c'est son domaine. Autrement dit, elle opère, place des électrodes dans les cerveaux pour contrer les maladies dégénératives, comme le Parkinson ou l'épilepsie. Seule femme cadre de son service, elle dirige une petite équipe composée majoritairement d'hommes.

Le milieu chirurgical reste assez masculin, c'est vrai. Mais comme il y a beaucoup d'infirmières, ça ne se voit pas trop.

Jocelyne Bloch se définit volontiers comme un caractère tranché qui a besoin d'action. Dès l'adolescence, elle se tourne vers la

n'avait alors que 36 ans. C'est dire si l'arrivée de Monica Bonfanti n'est pas passée inaperçue...

«Je ne me faisais pas d'illusions, je savais que ma nomination allait susciter des questions, mais je m'y étais préparée, raconte-t-elle. Les gens se demandaient si j'allais être à la hauteur, ce d'autant que la police était en crise.»

Sept ans plus tard, sa longévité à la tête d'une institution réputée difficile parle d'elle-même. Et même si elle a dû prouver davantage qu'un homme qu'elle était la femme de la situation, elle dit ne pas avoir connu d'instant de découragement: «Ce qui compte, ce sont les résultats et de se dire qu'on est là pour travailler. Et puis cela faisait six ans que j'étais dans la police genevoise, je connaissais donc la maison.»

A l'aise dans un monde d'hommes, scientifique-née – son père est ingénieur et sa mère est «très bonne en maths» – celle qui petite n'avait que des copains, «car il n'y avait pas d'autres filles de mon âge dans mon village», ne s'est jamais vue comme un garçon manqué.

Des remarques potaches de collègues, la Tessinoise en a parfois essuyé, mais, ajoute-t-elle, être une femme dans un métier d'hommes n'a pas que des désavantages. «On est traitées différemment. Sur le terrain, les hommes portaient le matériel lourd, et faisaient attention, ce sont aussi des aspects positifs.»

PATRICIA MARGUERON, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE SAUVETAGE DE MORGES

«C'est agréable d'être maître à bord»



«Je n'avais pas de permis de bateau, mais je suis une amoureuse du lac. L'eau, c'est vraiment ma passion.» C'est comme ça que cette hortultrice à Marcelin est entrée dans le cercle très masculin des **sauveteurs de Morges**, il y a vingt ans. «Les femmes n'avaient pas trop leur place, sauf



médecine, puis très vite vers les neurosciences. «Le fait que ce soit un milieu plutôt masculin n'a jamais été un motif de démotivation pour moi. Au contraire. Et puis j'ai besoin d'émotions fortes, de faire un métier passionnant, où l'on ne s'ennuie jamais. Il y a beaucoup d'enjeux, d'adrénaline aussi lors des interventions.»

Lutter pour se faire une place? Même pas. «J'ai

toujours été soutenue. Le plus difficile est de trouver le courage et l'opportunité de le faire. Il faut être très motivé. Entre 26 et 38 ans, je travaillais jusqu'à cent heures par semaine.»

Et côté collègues, pas l'ombre d'une critique ni d'une remise en cause. Au contraire. Le fait d'être une femme serait presque un avantage. «On est plus reconnue pour ses travaux de recherche, on se rappelle mieux de vous», lâche celle qui a réussi à concilier vie professionnelle intense et vie de famille, en «osant déléguer la garde de ses deux enfants».

Aujourd'hui, elle divise son temps entre l'hôpital et ses projets de recherche, sans compter ses heures – «c'est une vocation, ça ne s'arrête jamais».

«J'aime trouver pourquoi une machine ne fonctionne plus»

De la petite tronçonneuse à la chargeuse sur pneus de vingt-cinq tonnes, en passant par les grues et les pelleteuses, rien ne lui fait peur.

Première femme en Suisse romande à décrocher un CFC de mécanicienne sur grosses machines,

Leslie Jeannet soude, répare, démonte des engins plus grands qu'elle, sans se laisser démonter. «J'ai toujours aimé tout toucher,

essayer de trouver pourquoi une machine ne fonctionne plus», raconte celle qui a grandi dans une famille d'agriculteurs, au milieu des tracteurs.

Plus à l'aise en compagnie des garçons que des filles, elle s'est donc embarquée dans un apprentissage, seule femme dans une équipe de trente gaillards.

Ça s'est toujours bien passé pour moi. Il y avait juste un prof qui ne me soutenait pas trop. Il ne m'expliquait rien du tout, comme s'il ne voulait pas que j'y arrive. Je suis contente de lui montrer que c'était possible!

La réaction de son entourage? «Ma famille n'a jamais critiqué mon choix. Mes parents nous ont élevés, ma sœur et moi, sans nous imposer de métier spécifique.»

Celle qui est sensible à l'esthétique des rouleaux compresseurs et autres pelles rétro-hydrauliques s'apprête à enfiler sa salopette pour son nouveau poste de travail à Crissier.

Un job qu'elle a décroché malgré une forte concurrence masculine.

On était plusieurs à postuler, mais ils m'ont prise moi. Je ne sais pas pourquoi. Ils m'ont juste dit que j'avais l'air motivée.



à la cuisine, rigole aujourd'hui Patricia Margueron. Ça a quand même évolué. Mais je dirais que, même si les femmes sont bien accueillies, elles ont moins le droit à l'erreur et sont davantage...

FRANÇOISE JAQUET, PRÉSIDENTE DU CLUB ALPIN SUISSE

«En montrant l'exemple, on motive les autres»



Françoise Jaquet, 56 ans, présidente du Club alpin suisse.

A 56 ans, Françoise Jaquet est devenue la première femme à présider le **Club alpin suisse (CAS)**, une organisation réputée plutôt macho, où les femmes n'ont été réintégrées qu'en 1980, après en avoir été exclues en 1907.

C'est dire si l'élection de cette forte en thème – elle est docteure en microbiologie et dirige les essais cliniques chez Swissmedic – sonne comme une petite révolution à l'heure où le club fête son 150^e anniversaire. Faut-il y voir un lien de cause à effet? «Ils ont sans doute voulu marquer le coup», reconnaît-elle avant d'ajouter en forme de boutade: «Et il fallait bien que quelqu'un s'y colle!»

Se faire une place en tête de cordée dans cette institution qui ne compte que 35% de femmes n'a pourtant pas été un chemin de croix, assure la nouvelle présidente. «Je n'ai jamais souffert de machisme, au contraire, j'ai reçu de nombreux soutiens, même des anciens.» Ce n'est pas pour autant qu'elle ignore le problème.

Seulement, poursuit-elle, les femmes ont souvent peur de ne pas être à la hauteur. «Elles entendent cela depuis l'enfance, alors, elles finissent par s'en convaincre. Mais on peut y arriver et, en montrant l'exemple, on motive d'autres à nous suivre.»

A la ville, cette Fribourgeoise établie aujourd'hui à Crésuz (FR) a grandi avec

deux sœurs et un frère dans une famille où «on ne faisait pas de différence». «C'est plus tard que j'ai réalisé que c'était différent dans la vraie vie!» Quand on lui demande si elle se revendique féministe, elle répond par la négative. «Je vis ce féminisme au quotidien. Et même si hommes et femmes sont des êtres différents, lorsqu'il s'agit des compétences, il n'y a aucune raison de faire une différence entre eux.»

ÉDITORIAL

L'évolution a du bon

Par Steve Gaspoz, rédacteur en chef

Il est des métiers qui attirent plus les femmes, d'autres les hommes. C'est un fait avéré et qui change peu. Les petits garçons rêvent toujours de devenir pompier ou astronaute, les petites filles maîtresse d'école ou infirmière. La minimisation des différences sexuelles, l'égalité prônée sur tous les tons, n'ont apparemment eu que peu d'impact à ce niveau-là. Une relative surprise tout de même, quand on pense que les «nouvelles» générations...

Rédiger un commentaire

0 Commentaires

Copyright © 2011 Fédération des coopératives Migros. Tous droits réservés.